

LES REFLETS FRAGMENTÉS
DE LA TRADUCTION CONTEMPORAINE :
QUELS CHANGEMENTS ? QUELLES ENTRAVES ?
QUELLES MODALITÉS ? QUELS ENJEUX ?

CLAUDINE LECRIVAIN

Universidad de Cádiz
claudine.lecrivain@uca.es

Abstract: The present article discusses the emerging future of the field of translation. It focuses on the impact of new technologies, new figures of the translator, the notion of the author, the reader and the space for the source text in some translation processes in order to help us confront the limitations of the traditional concept of translation.

Keywords: translation process; future of translation field; concept of translation

Il va de soi que «la traduction est un mode de relation entre les langues, les imaginaires, les savoirs, les modes de représentation. Elle est un mode de relation de soi à soi et de soi aux autres» (Glasson Deschaumes 2009–2010). Dans ce rapport aux autres, elle est l'un des paradigmes du «dialogue interculturel», qui, à l'époque contemporaine, est caractérisé par une exploration de l'altérité en vue de la compréhension, la préservation et le développement de la diversité culturelle, et parallèlement elle se voit soumise à l'épreuve de cette altérité.

Nous sommes aujourd'hui membres de sociétés interdépendantes au sein desquelles circulent des courants, des attitudes souvent qualifiés de post-modernes ou d'hypermodernes (Lyotard, Lipovetsky, Aubert...) dont la caractéristique commune est sans doute l'autonomisation des individus -et donc de leurs choix. Elles se singularisent par un certain nombre de phénomènes tels que la dissolution, entre autres, des normes et des valeurs esthétiques, l'intégration majeure des diverses pratiques artistiques au sein de relations marchandes (et leur transformation en biens culturels, pour un public qui se situe de plus en plus dans une logique hédoniste et distractive), la révolution de la communication ainsi que la mondialisation des échanges

qui entraîne dans un même mouvement les phénomènes migratoires, la mobilité, le développement du multilinguisme, le questionnement des identités, etc. Ces phénomènes introduisent un contexte permanent de transition, de déplacement des attentes, plus complexes et diversifiées, qui doivent nous pousser à repenser les modèles historiques de nos réflexions, et notamment nos réflexions sur la traduction. Notre époque immédiatement contemporaine placée sous le signe de l'entremêlement, de l'éclatement, de la mutation, du brouillage des normes et des références, ainsi que d'un certain relativisme, suscite des interrogations nouvelles dans les réflexions concernant les diverses pratiques professionnelles, et concrètement celle de la traduction. Elle suscite de nombreuses questions que j'aimerais signaler ici, comme autant de reflets fragmentés sur la traduction. Et comme autant de défis à relever.

Et filant la métaphore du *miroir* qui figure dans la déclaration d'intentions de l'appel de la présente journée d'études, je souhaiterais explorer diverses dimensions de la traduction, de la figure des acteurs qui y participent (auteur, traducteur, lecteur), et la question du statut du texte original et du texte traduit, sur le mode de pistes de réflexions, parfois contradictoires. Dimensions qui ne sont pas le monopole de l'époque contemporaine, cependant la mondialisation vient en multiplier l'intensité et les modalités. Car quelques phénomènes, certains discrets, d'autres plus évidents, mais pour la plupart sur la voie de l'intensification, viennent remettre en question une approche traditionnelle de la traduction et peuvent nous conduire à émettre de nouvelles hypothèses. Assiste-t-on actuellement à une évolution des faits traductifs ? Conduisent-ils vers un changement d'ordre conceptuel, vers une altération de nos pratiques et de la formation des traducteurs ? Qu'en est-il de l'avenir de la profession ? Les traducteurs sont-ils (seront-ils) amenés à jouer un rôle de plus en plus central, ou au contraire de plus en plus secondaire ? La traduction s'achemine-t-elle vers un déclin ? Un renouveau ? Une nouvelle dimension ? Peut-on penser qu'il s'agit d'un mouvement durable ?

Je vais souvent faire référence à la traduction littéraire pour dresser cette cartographie de mes perplexités, car elle me semble un creuset productif pour de nombreux questionnements sur la traduction, néanmoins j'embraserais parfois un champ plus vaste. Et dans ce court format d'aujourd'hui, je vais nécessairement grossir quelque peu certains traits pour suivre la traduction sur certains de ces nouveaux territoires.

La traduction a bien entendu cessé d'être un simple reflet dans le miroir qui tendrait à reproduire avec un degré d'exactitude similaire, et avec des effets de lecture identiques, le texte original. Elle a cessé d'être un fac-similé de

l'original, un avatar, une imitation. Tel un miroir qui se brise ou se fissure et multiplie les reflets, la traduction contemporaine offre de multiples réfractions, qui semblent faire voler en éclat certitudes, approches et modèles. De nouvelles lignes de force apparaissent, et l'avenir nous en dévoilera le caractère passager ou durable.

I. Les chemins divergents de l'écriture créative et de la traduction

Certaines études traductologiques (la liste en est trop longue pour être détaillée ici de façon satisfaisante) ont abordé et décrit *l'étrangeté familière* qui se produit dans les langues et les cultures d'accueil. Elles ont dressé les fragments d'un tableau des incidences de la traduction sur une langue/culture, abordant notamment comment l'acte de traduction contribue à mieux appréhender les systèmes linguistiques dans leur diversité, et comment la traduction fait bouger les langues, comment elle se meut sur les bords langagiers, les petits séismes qu'elle y provoque parfois, faisant le jour sur certaines contorsions qui font trembler la langue-cible, la développe et la fortifie. Bien entendu, «le lien entre le texte original et le texte traduit est de nature radicalement différente» selon les différentes époques et les différentes sociétés au cours de l'histoire (Israel 2002 : 83). Je prendrai l'exemple relativement récent de la France, extensible à d'autres sociétés : après différentes époques qui accordaient une primauté à la langue française et conduisaient à un anti-littéralisme, acclimatant l'œuvre étrangère en sorte qu'elle semble un produit de la langue propre, les années 1980, avec l'émergence des notions d'altérité et de diversité, et le développement des Études Interculturelles, reviennent sur l'objectif des traductions et redécouvrent pour ainsi dire, et je cite Antoine Berman (1984 : 16), que «la visée même de la traduction» est d' «ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger», constatant parallèlement que cela «heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé».

Semblait alors poindre à l'horizon la vision d'une littéralité comme moyen subtil de réhabilitation du texte-source. Qu'en est-il actuellement ? Nos sociétés contemporaines ont-elles développé cette approche de l'altérité¹ ? Ou bien est-ce que, malgré tout, elles continuent à exercer des formes

¹En ce qui concerne le choix des textes à traduire, la réponse semble assez négative. Voir à ce propos les observations fouillées d'Alain Ricard (2011) sur le silence concernant les textes écrits dans les différentes langues de l'Afrique.

de réticences et de résistance ? La traduction se meut-elle aux frontières langagières et culturelles ? La traduction actuelle met-elle en œuvre des moyens et des modes de transformation d'une langue en une langue polyphonique englobant et reflétant l'imaginaire créatif d'autres langues et cultures ?

Les études actuelles² constatent que ce qui prévaut dans les stratégies des acteurs traductionnels (traducteurs, correcteurs, éditeurs etc.) — acteurs de l'intermédiation —, c'est la conformité à l'expression la plus « attendue » dans la langue-cible, à l'acceptabilité des formes, donc des traductions sans traces du passage. Ces pratiques de traduction, très souvent exigées par les éditeurs, sont généralement gouvernées par l'orthonymie et l'orthologie³, et proposent un produit final qui peut se lire sans trop de heurts.

Ce qui prime, ce sont les pratiques orientées vers la « lecturabilité » (Jean Ricardou) ou la « légibilité », c'est-à-dire vers la nature déchiffirable des opérations textuelles. Focalisant sur la place et le rôle du lecteur, cette démarche tend à produire une forte uniformité des textes traduits, indépendamment de leur origine, indépendamment de leur catégorie, de la position de la langue sur le marché mondial de la traduction (position centrale, semi-périphérique, ou périphérique). Le marché de la culture est de plus en plus intégré dans le marché des loisirs, il s'est vu reconfiguré et réorienté vers un profil de consommation (Ortiz Gozalo 2007), et conséquemment on traduira sensiblement de la même façon un best-seller et un roman de 'qualité', suivant sans doute ainsi de nouveaux modèles rédactionnels en vigueur dans la presse écrite depuis quelques décennies et marqués par la recherche de proximité avec le lecteur (conquête ou reconquête du lecteur), ainsi que par la dégradation et banalisation de l'écriture journalistique (sensationnalisme textuel) ainsi que des contenus médiatiques (Clavier 2006)⁴.

Dans la vague de l'essor de l'industrie culturelle, pour les grands groupes de l'édition (sans doute est-ce un peu différent en ce qui concerne la produc-

² Entre autres, Kozareva-Levie, Y. (2011) : *L'aspect grammatical et ses manifestations dans les traductions en français de textes littéraires bulgares*, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3 ; Vrinat-Nikolov, M. (2006) : *Miroir de l'altérité: la traduction*, Grenoble: ELLUG, Université Stendhal ; Maurus, P. (2013) : « Excellente traduction » d'un transfert de socialité nommé traduction, http://letraduire.blogspot.com.es/2013_06_01_archive.html.

³ Voir les « figures de traduction » mises à jour par Chevalier, J.C. et Delpont, M.F. (1995) : *Problèmes linguistiques de la traduction. L'Horlogerie de Saint-Jérôme*, Paris : l'Harmattan ; Cordonnier, J.L. (1995) : *Traduction et culture*, Paris : Didier/Hatier. Sur l'invisibilité du traducteur : Venuti, L. (1995) : *Translator's Invisibility. A History of Translation*, New York : Routledge.

⁴ Sans oublier que les temps d'exécution accordés aux traducteurs, et les maigres rémunérations reçues ne leur permettent sans doute pas de travailler autrement.

tion restreinte), le traducteur est un simple travailleur pris dans une chaîne de production industrielle, dans des logiques de lois de marché. Dans un processus d'homogénéisation et d'uniformisation, les intermédiaires traductionnels semblent être les usagers les plus conservateurs de la langue (Ortiz Gozalo 2007: 36). Attachés à la norme lexicale et stylistique, à la clarté, ils choisissent également le plus souvent un non marquage temporel, pour que le texte soit compréhensible par un lecteur contemporain sans être trop ancré dans l'époque où ils traduisent, et ceci doublé d'une tendance à la traduction référentielle, à la véracité, à l'adéquation réaliste. Le traducteur doit passer inaperçu, tel le vampire dont l'image ne se reflète pas dans le miroir.

Cette crainte du traducteur à travailler dans les limites de la légibilité possède son pendant dans la perception des traductions chez les lecteurs moyens. Témoin l'expérience que j'ai réalisée pendant une dizaine d'années auprès d'étudiants abordant une initiation à la traduction littéraire : la classe est divisée en deux groupes, à l'un est remis un *texte* original, (texte bref mais présentant certaines complexités structurales et lexicales), avec pour consigne d'en verbaliser rapidement une appréciation ; à l'autre groupe est remis une *traduction* avec une consigne similaire. Or, il s'agit du *même texte*, et le seul terme qui varie est *texte/traduction*. L'expérience a toujours été concluante : les étudiants qui pensent lire un texte original en soulignent les aspects créatifs, la complexité, et certains, soulignant que le texte requiert une lecture au-delà de la linéarité, reconnaissent apprécier ce type de texte. Par contre, sauf rare exception, les étudiants qui pensent se trouver face à une traduction l'analysent immédiatement sous l'angle du « défaut » : manque de fluidité, structures syntaxiques soit disant calquées de l'original, hermétisme du lexique, résistance du texte à une compréhension immédiate, etc. Ce constat sur la perception de la légibilité, de la littéarité, etc., souligne une régression des pratiques de lecture et confirme à sa façon l'orientation de l'industrie vers le type de sélectivité requises par les consommateurs.

Cependant, et apparemment à l'opposé, se présente le phénomène de la croissante déterritorialisation des écrits littéraires (et autres)⁵, et il est courant de constater que la langue à l'œuvre dans un nombre croissant de textes originaux en toutes langues, mais sans doute plus évident pour nous dans les langues européennes, est très souvent une langue travaillée par une autre langue, par un autre imaginaire. Il s'agit de textes que l'on peut considérer comme écrits directement en traduction, c'est-à-dire qu'ils répondent à des

⁵ J'aimerais signaler l'émergence relativement récente d'une littérature marocaine en espagnol, par exemple.

visées traductrices et fonctionnent à partir d'un processus traduisant : des textes où vont demeurer, à différents degrés de visibilité, des marques de ce passage⁶.

La relation que maintient un écrivain avec ses différentes langues (qu'il s'agisse d'un bilinguisme ou d'un plurilinguisme précoce ou tardif), leur importance et influence sur les modalités et les processus d'écriture ne sont plus à signaler (Recuenco 2011). Et c'est ce *travail de l'écriture* qui est salué, car il en résulte une sorte d'interlangue dilatée, qui décuple le potentiel de la langue d'écriture et offre un déploiement nouveau des imaginaires. De même qu'on n'ignore plus que c'est très souvent ce décentrement de la langue, ces courts circuits langagiers, qui font la richesse et la singularité de certaines œuvres, et marquent leur engagement identitaire. Dans un essai sur le roman ouest-africain, Chantal Zabus⁷ affirme que les textes de certains auteurs seraient des traductions cachées de leur propre langue, ou « traductions masquées⁸ », « opérant d'une langue à l'autre dans le même texte » [et] « sous l'autorité scripturale du texte européen cible, les vestiges effacés de la source africaine sont encore visibles ». (Cité par Ricard 2011 : 380). Cette constatation est également applicable au domaine espagnol avec de nombreuses œuvres hybridées de l'espagnol et des langues indigènes d'Amérique centrale ou du Sud⁹. Alexis Nouss (2001 : 470) a bien mis en évidence ce concept d'« outrelangue, pour évoquer une autre langue [...] qui vient caresser, perturber ou hanter celle que l'on parle ou écrit ». De par la prolifération de cette pratique d'écriture, doublée d'une transformation récente des regards que nous portons sur elle, les modalités de l'écriture multilingue, hybride et métisée, questionnent nos modèles traductologiques dans la mesure où les textes hétérolingues incident fortement sur les seuils de légibilité. Et on ne peut que constater que se creuse un abîme entre certaines tendances de l'écriture

⁶ Voir à ce propos *La production de l'étrangeté dans les littératures postcoloniales. Colloque international organisé à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne (17–18 janvier 2008)*. Textes réunis par Béatrice Bijon et Yves Clavaron, Paris, Honoré Champion, 2009. Ce phénomène touche l'ensemble des intermédiaires traductionnels, et également les traductologues. Voir à ce propos Simeoni, D. (2007) : Du tranhistoricisme traductionnel, *Beyond Descriptive Translations Studies. Homage to Gideon Toury*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.

⁷ *The African Palimpsest, Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, Amsterdam : Rodopi, 1991 (nouvelle édition, 2006).

⁸ Ou encore « traduction subliminale » selon Ricard (2011 : 381).

⁹ Entre autres : *Hijo de Hombre* de Augusto Roa Bastos (guarani), *Los ríos profundos* de José María Arguedas (quechua), *Les Hommes de maïs* de Miguel Ángel Asturias (maya-quiché), *Songoro Cosongo* de Nicolás Guillén (yoruba).

et les tendances de la traduction. Le fait qu'un nombre croissant d'auteurs soient déjà habités par l'étrangeté est en fort contraste avec l'idéologie et la pratique monolingue et la résistance à l'étrangeté des instances culturelles, et des institutions académiques, lorsqu'elles se trouvent face aux faits traductifs. Pourquoi ces pratiques ne convergent-elles toujours pas ? Pourquoi les seuils de légibilité des textes hétérolingues n'ont-ils pas, pour l'instant en tout cas, leur pendant dans les textes traduits ? Qu'est-ce qui sous-tend encore cette double approche ? Est-ce une simple manifestation d'une crise d'acceptation de l'Altérité, caractéristique de l'hypermodernité ? Un mouvement de réduction de l'altérité ?

J'aimerais compléter cette contradiction apparente par une brève réflexion sur le phénomène (minoritaire) des pseudo-traductions. Ce subterfuge¹⁰, cette mystification, ont « été souvent exploit[és] afin d'introduire de nouveaux sujets et modèles d'écriture dans un système littéraire récalcitrant à l'innovation » (Lombez 2005 : 110). De façon surprenante, actuellement il s'agit le plus souvent de décisions d'éditeurs¹¹, qui considèrent que certains auteurs mineurs, souvent à cause de leurs origines (par exemple Andréï Makine (Gourg 1998 : 231)), seront plus attractifs si leurs écrits reproduisent les traits énonciatifs de la traduction et introduisent de l'étrangeté dans la langue, de la couleur locale, des pseudo traductions littérales d'expressions idiomatiques, des notes de bas de page pour expliquer des allusions culturelles (Gourg 1998 : 231), s'attribuant ainsi une altérité culturelle qui n'est pas authentique et mettant en scène des traits stéréotypés.

Ce rapport feint entre un original prétendu et un texte présenté comme une traduction qui développe d'une certaine façon les traits que l'on refuse au traducteur est quelque peu déroutant, et questionne à son tour les attendus et les présupposés de la lecture, les réactions parfois sans réserve face à des modèles qui sont peut-être en train de devenir caducs. Comment justifier l'attrait d'une forme de différence culturelle, de la mise en œuvre factice des caractéristiques formelles de la traduction, dans ces textes et le rejeter dans le cas des textes traduits ?

¹⁰ Lombez (2005 : 108) cite les exemples suivants : *Don Quichotte* de Cervantès ; *Lettres persanes* de Montesquieu, poèmes d'Ossian, *La Guzla* de Mérimée, *Smarra* de Charles Nodier ; *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs, les romans traduits de Vernon Sullivan (*alias* Boris Vian). Viennent s'ajouter à la liste *Lettres d'une religieuse portugaise*, *Cleveland* de L'abbé Prévost , *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée, Raymond Queneau, Romain Gary.

¹¹ Quant aux auteurs/traducteurs, ils semblent considérer qu'ils disposent d'une marge de manœuvre plus grande en tant que traducteur qu'en tant qu'auteur, pour mener à bien leurs expérimentations littéraires.

Donc, nombre de pratiques actuelles et de situations brouillent la pertinence analytique des distinctions considérées comme idoines pour envisager le phénomène de la traduction (distinction absolue entre auteur, traducteur et lecteur, entre littérature-sources et littérature-cibles, entre culture-source et culture-cible, etc.). J'aimerais y revenir et signaler ce que je considère des « éclatements ».

2. Eclatement de la figure du traducteur

À partir des années 1980, l'espace international de circulation des textes est marqué non seulement par l'intensification du flux des traductions mais également par la densité et la diversité du flux des personnes dus, entre autres, aux exils massifs, aux processus de décolonisation, aux migrations en tout genre¹². Tout comme celle de l'écrivain, la figure du traducteur n'échappe donc pas non plus au bouleversement de la mobilité, à la déterritorialisation et reterritorialisation, au développement du multilinguisme, à l'émergence ou consolidation d'appartenances multiples.

Comme le signale Reine Meylaerts (2004: 290), le traducteur est un agent professionnel interculturel, et il me semble que le traducteur contemporain (l'histoire de la traduction le dévoilera sans doute avec le temps), en sa qualité d'individu social situé de plus en plus fréquemment dans un environnement multilingue et dans un réseau de différentes intercultures, projette sans aucun doute dans ses traductions de multiples modalités de pratiques et de vécus interculturels. Il serait certainement intéressant de recenser les formes de subjectivité traduisante, face aux représentations symboliques constitutives des différentes cultures chez un même sujet traduisant confronté à la rencontre avec l'altérité. Et ceci fissure nos discours contemplant un acteur du contact culturel, un traducteur en « parfaite adéquation » linguistique et culturelle avec la société-cible. Cependant, je ne m'attarderai pas aujourd'hui à des observations sur l'impact éventuel de ces identités multiples sur la position traductive et le projet de traduction (tels que les a définis Berman 1995).

¹² Un exemple significatif est bien que Windows Vista ne se contente plus de proposer des interfaces en différentes langues, mais un pack d'interface pour utilisateur multilingue, qui permet de combiner deux langues simultanément.

2.1. La traduction collaborative

Concernant le sujet traduisant, je m'intéresserai davantage à la révolution numérique qui a profondément modifié les rapports aux textes et les modalités de la traduction, mettant l'accent sur la traduction collaborative, qui ne cesse de prendre de l'ampleur. La pratique traductive individualiste se voit fortement concurrencée par ladite traduction collaborative, qui permet de traduire en réseau et en ligne¹³.

Je citerai comme illustration le projet Open Advice¹⁴ dans le cadre duquel, par exemple, est lancé un appel à traduction sur une liste de distribution spécifique. Le texte est découpé «en unités traduisibles dans un temps donné» sur lesquelles, lors de rendez-vous virtuels (hebdomadaires, par exemple), participent qui veut, le temps qu'il veut, travaillant sur une phrase, un paragraphe ou plus, sans qu'aucun niveau de traduction ou de pratique ne soit requis¹⁵.

Le texte produit par ce groupe informel est ensuite révisé par une équipe réduite afin de «s'assurer de la qualité des traductions, de l'absence de contre-sens par rapport à l'original et de l'harmonisation par rapport à l'ensemble», de trancher lorsque plusieurs traductions sont proposées, corriger l'orthographe et la typographie. Une fois révisés, les textes sont publiés en ligne, et quiconque peut les commenter. Ce qui conduit à une nouvelle rédaction, mise en page, etc. et éventuellement l'envoi final à un éditeur¹⁶. Le tout en un temps record, satisfaisant ainsi la recherche d'instantanéité, caractéristique de nos sociétés contemporaines.

André Guyon, dans un article sur les «Grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne» (2010 : 33) signale que généralement dans les instructions données aux traducteurs, la qualité du texte à rendre ne concerne

¹³ Une rencontre européenne sur la dimension collaborative de la traduction, organisée par IATIS, aura lieu en 2014. Cf. <http://www.labex-arts-hzh.fr/appel-a-communication-la.html>

¹⁴ <http://linuxfr.org/news/open-advice-de-la-traduction-collaborative-a-la-publication-d-un-framabook>. Il existe d'autres plateformes, telle String.

¹⁵ À ce propos, mentionnons également depuis 1980 l'essor du *fansubbing* (sous-titrage amateur) à l'origine réalisé par les fans de dessins animés japonais. De même le site YouTube, afin d'atteindre une audience plus globale, propose un outil qui facilite la traduction collaborative des sous-titres afin de rendre intelligible l'audio de chaque vidéo.

¹⁶ Les «bénéfices» signalés pour les participants sont : «satisfaction et fierté des contributeurs occasionnels de donner de leur temps et de leur compétences pour le Libre, échanges sympathiques et souvent cocasses sur le chat associé à chaque nouveau pad, mais aussi ébauche possible de liens amicaux avec un petit réseau d'habitues à mesure que les séances hebdomadaires s'enchaînent».

pas nécessairement la fidélité, les autorisant ainsi à librement adapter, étoffer le texte, voire l'élaguer. Comme le signale Guyon (2010 : 33), même si bien souvent la traduction faite par des utilisateurs est meilleure et mieux adaptée à leurs besoins, il ne faut pas perdre de vue l'intérêt que cette gratuité représente pour des sociétés à but lucratif. En ce sens, quel avenir pour les traducteurs professionnels ? L'effacement de la différence entre professionnels et simples particuliers, la constitution de collectifs transnationaux de traducteurs, l'augmentation des pratiques de mutualisation¹⁷, la gratuité, sont-elles en train de modifier la perception et la valorisation du travail et du rôle des traducteurs ? Quels sont les enjeux de cette culture ouverte ? Conduit-elle nécessairement à un amateurisme ? Jusqu'à quel point met-elle en crise le modèle économique de la traduction ?

2.2. L'autotraduction

Je me pencherai à présent sur une autre forme d'éclatement de la figure du traducteur, en m'intéressant à l'autotraduction (AUTOTRAD 2007). Ce phénomène bien entendu n'est pas nouveau, mais il semble également prendre de l'ampleur actuellement (Recuenco 2011).

Traditionnellement, il s'agissait souvent d'auteur qui prétendaient exercer certains contrôles sur la traduction de leurs œuvres (Nabokov, Beckett, Kundera, par exemple). Actuellement, et en tout cas dans le panorama espagnol, « de nombreux auteurs écrivent leurs œuvres en catalan, en basque, ou en gallicien et les traduisent ensuite en espagnol, qui est la langue majoritaire et co-officielle de l'Etat espagnol » (Tanquero 2007 : 102-103). Ainsi « les cas d'autotraduction d'une langue de moindre diffusion à une autre langue (dominante, contiguë) de plus grande diffusion se sont multipliés d'une façon spectaculaire » (Parcerisas 2007 : III). Cette autotraduction « intraétatique » est également accompagnée d'un développement de l'autotraduction transnationale, très souvent également dans un seul sens : d'une langue dominée vers une langue dominante.

L'étude concrète des textes autotraduits est, à ma connaissance, très peu développée. Or, ces études me semblent fondamentales actuellement, pour mettre à jour tout autant les mécanismes d'« hypernaturalisation » vers la

¹⁷ Outre le questionnement des aspects juridiques, et notamment de la propriété intellectuelle. Voir à ce propos Basalamah, S. (2009) : *Le droit de traduire : une politique culturelle pour la mondialisation*, University of Ottawa Press. Questionnement sur la propriété intellectuelle que pose également la génération automatique de textes.

langue-cible mis en place par certains autotraducteurs dans leur recherche d'acceptation, que les mécanismes de décalage, les solutions créatrices apportées, les stratégies de compensation qui permettent de s'approcher de l'architecture de l'original et qui certainement pourraient remettre à l'heure nos pendules de traducteurs, d'enseignants, de critiques et de chercheurs, qui, d'une façon ou d'une autre, contribuent à réprimer la créativité du traducteur.

Cette pratique de l'autotraduction fissure d'une certaine façon la figure du traducteur et celui du texte original, dévoile que les résistances concernent moins la traduction en elle-même que la *personne du traducteur* : on refuse au traducteur (et le traducteur se refuse également) un travail de l'écriture que l'on admet lorsque l'auteur se traduit lui-même, déployant tout un éventail de mécanismes et de pratiques, de figures de traduction, qui deviennent alors recevables¹⁸. La fusion entre les compétences de l'auteur et du traducteur donne lieu à des transformations transtextuelles, censurées pour les 'simples' traducteurs. Il serait alors fort intéressant de tirer des conclusions sur le processus, sur la prise de décisions de l'autotraducteur, ses stratégies d'appropriation ou d'éloignement, ses parti pris de littéralité ou non, face à une barrière géo-culturelle peu marquée entre les cultures de départ et d'arrivée, qui éventuellement coïncident sur un même territoire.

L'œuvre traduite est alors considérée comme une œuvre à part entière, engagée dans un processus de réécriture créative, elle n'est plus « comparable » avec l'original, mais possède un statut de prolongement et de révélation de ce texte original, constituant l'autre versant du texte¹⁹. Mais ce qui me semble particulièrement digne d'intérêt dans ce phénomène est que bien souvent il s'agit d'une traduction voilée²⁰, c'est-à-dire que nous ignorons quel

¹⁸ Voir à ce propos quelques réflexions sur les autotraductions de Samuel Beckett : Clément, B. (2001) : *Serviteur de deux maîtres*, *Littérature* 121 : 3–13) : « Qu'on lise Samuel Beckett en français ou en anglais, la conscience, la satisfaction sont les mêmes de lire, dans les deux cas, un texte original » (p. 3). Le prochain numéro de la revue *Atelier de traduction* portera sur ce thème : (http://www.litere.usv.ro/html/cercul_traducatorilor.html).

¹⁹ « ¿De qué hablamos cuando nos referimos a una autotraducción? ¿Se trata de una traducción, de un nuevo original, de una obra en evolución, de una segunda versión, de una versión definitiva que viene a suplantarse a la primera...? » (Recuenco 2011 : 200).

²⁰ « On voit bien donc que l'invisibilité de l'autotraduction dans des champs littéraires asymétriques peut servir à cacher non seulement l'ordre prioritaire de l'original mais aussi l'asymétrie des champs [...] la pratique intime qu'est l'autotraduction, destinée à des communautés de lecteurs distinctes dans des champs littéraires différenciés, vient remplacer de facto l'original, survenant ainsi l'effacement de la dualité et de la différence. S'instaure alors l'unicité réductrice » (Parcerisas 2009 : 120–6–121).

a été l'original : tout d'abord parce qu'aucun nom de traducteur ne figure sur l'ouvrage²¹, (sauf aveu de la part de l'autotraducteur, on ne peut déterminer la langue de rédaction originale, et il peut être assez improbable, mais non invraisemblable, que l'auteur rédige simultanément en deux langues), mais surtout parce que les parutions sont simultanées (Parcerisas 2007). Ceci contribue à faire perdre une partie de sa pertinence conceptuelle au statut de l'original²², à effacer la hiérarchie entre original et traduction, et brouille le sens des études possibles. Ce type d'autotraducteur s'impose donc d'être invisible, et en même temps il produit une « traduction autorisée »²³, donc quasiment intouchable²⁴.

3. L'éclatement de l'original

Ce dernier propos sur l'éclatement de la figure du traducteur me conduit à aborder l'éclatement de l'original, dont je viens de signaler l'un des aspects. Dans un premier temps, j'aimerais revenir sur les retraductions qui concernent essentiellement les textes littéraires et les essais. Retraductions, que l'on peut définir comme traduction partielle ou totale d'un texte traduit au préalable (Gambier 1994 : 413). Bien souvent, elles ont lieu pour des raisons de langue vieillie, d'usages dépassés (par exemple, traduction des noms propres), d'erreurs manifestes, d'acquisition de connaissances nouvelles sur l'auteur, la thématique, le fonctionnement du texte, parce que les traductions antérieures avaient été censurées, mutilées, mais aussi pour des raisons com-

²¹ Bien entendu ce n'est pas toujours le cas, et parfois figurent des indications telles que « traduction de l'auteur » : Emili Teixidor, *Pan negro* ; Carme Riera, *Por el cielo y más allá, En el último azul* ; Bernardo Atxaga, *El hombre solo*, en collaboration avec Arantxa Saban ; Manuel Rivas, *La mano del emigrante*, et *En salvaje compañía* (Parcerisas 2007 : 117).

²² Également sur le statut de l'espace de réception, car, dans ce cas, textes originaux et textes traduits se partageant un espace identique, sans traits culturels fortement singuliers et distinctifs.

²³ La figure sous-jacente de l'auteur-traducteur est également présente pour certaines formes de traduction en collaboration : c'est le cas de José Saramago pour qui la traduction de ses œuvres en espagnol a été réalisée par Pilar del Río, compagne et traductrice officielle pour l'espagnol.

²⁴ Phénomène qui concerne aussi les traductions réalisées par des écrivains notoires, traductions qui sont en quelque sorte « canonisées », par exemple J.L. Borges et sa traduction de *Las palmeras salvajes* de Faulkner ; *Retrato del artista adolescente* par Alfonso Donado (pseudonyme de Dámaso Alonso).

merciales (prix Nobel, diverses célébrations des anniversaires de naissance, mort d'un écrivain, anniversaire de publication d'un ouvrage, etc.)²⁵.

En quoi ce phénomène concerne-t-il l'éclatement de l'original? À mon avis, il est l'un des aspects de la manifestation d'un regain de la traduction par le biais de «langues relais», et conséquemment d'un déplacement du statut du texte original comme texte de référence. Le regain de ce type de traduction est patent dans le domaine de la traduction audiovisuelle (dessins animés japonais, par exemple) et de la traduction multimédia où un important volume de contenus se traduit à partir d'une langue autre que la langue originale, notamment de l'anglais²⁶. Cette pratique conforte le déplacement du statut du texte original comme texte de référence.

Il en va de même pour la retraduction. Bien sûr, le fait que l'original perde sa position centrale, et s'inscrive dans un réseau de traduction préalables, successives, en couches superposées en quelque sorte, n'est pas en soi un phénomène nouveau. Ce qui est plus nouveau, c'est que cette modalité, plus ou moins voilée, plus ou moins discrète au long de l'histoire, s'inscrit actuellement au grand jour par la mise en place de différentes plateformes de travail collaboratif qui cherchent à constituer des ensembles documentaires, à regrouper et mettre à disposition des traducteurs, notamment des traducteurs littéraires, les différentes traductions qui existent, en toutes langues, d'un texte donné.

C'est le cas du projet TraduXio (Lacour 2010) qui «permet une gestion *multilingue* des contenus de traduction» et d'obtenir ainsi ce que Lacour nomme «un schéma en *séries*», incluant «une version originale et ses diverses traductions (différents textes singuliers, dans différentes langues)». On peut ainsi passer d'un texte original à ses différentes versions traduites, interrogeables simultanément, facilitant l'interaction avec des traductions antérieures et des traductions dans d'autres langues. L'original semble alors perdre quelque peu sa place centrale, s'effacer et se diluer en quelque sorte dans une circularité avec d'autres textes qui gagnent en prépondérance.

²⁵ Antoine Berman (1995 : 57) dégage différentes phases de *translation* littéraire, la première traduction introduit l'ouvrage dans la culture-cible et est plutôt de type ethnocentriste (donc une pratique d'hospitalité), cherchant à atténuer les distances, alors que la deuxième ou les suivantes, au contraire, vont plus souvent chercher à mettre en évidence l'éloignement culturel, l'étrangeté (mais aussi dans une tentative d'éloignement de la première version) et se montrer plus attentive à la lettre, à la singularité du texte.

²⁶ Voir à ce propos : Seban, A. & Lavaur, J.M. (2011) : *Traduction et médias audiovisuels*, Presses Universitaires du Septentrion.

4. Eclatement du lectorat

S'«il est de plus en plus difficile de défendre le traducteur comme agent qui serait entièrement en harmonie avec le «nous» collectif, puisqu'il est de plus en plus exposé aux enjeux interculturels et impliqué dans les réseaux transnationaux» (Klimkiewicz 2009), il en va de même pour le lecteur, chez qui les éventuelles identités duelles ou multiples introduisent des modifications de la situation de lecture²⁷, des horizons d'attente, des compétences partagées. S'il est admis que le pacte de lecture définit le rôle respectif des acteurs textuels (les distinctions courantes autour de l'échange auteur-texte-lecteur établissent le lecteur comme figure symétrique de l'auteur), certains phénomènes viennent mettre à mal ce consensus, notamment l'irruption du lecteur dans le travail de création qui surgit discrètement pour l'instant, mais qui est sans doute appelée à prendre de l'ampleur. Avec l'essor de toutes les révolutions technologiques, nous assistons à l'avènement d'une modification des deux pôles traditionnels de la transmission des textes : auteur et lecteur.

Les pratiques de la cyberlittérature, (et, par ailleurs, de la génération automatique de textes) encore peu étendues, non pas en tant que littérature sur support numérique, mais par l'utilisation qu'elle fait du numérique, porte la création littéraire au-delà des formats habituels (Bouchardon 2006). Sur les plateformes de création littéraire, comme Widbook, auteurs et lecteurs collaborent et créent des œuvres ensemble. Celles-ci s'éloignent d'une conception «statique» pour aller vers des modalités d'appréhension animées, dynamiques, et qui s'inscrivent dans l'interactivité et le multimédia. Bien entendu, depuis longtemps déjà les frontières entre le travail d'écriture et celui de lecture ne sont plus étanches, depuis longtemps la lecture ne possède plus un sens linéaire et unique, mais est constituée de parcours démultipliés. Ce n'est pas là-dessus que je voudrais m'arrêter, mais sur le pouvoir dont se voit doté le nouveau lecteur par les avancées vertigineuses de la technologie. Le truchement de logiciels lui permet d'intervenir, donnant lieu à des œuvres collectives et composites jamais finies, fixées ou achevées. Cette ouverture vers l'infini, sur un texte original qui peut éventuellement se renouveler sans cesse, questionne les possibilités de la traduction.

²⁷ Ce qui est déjà vrai lorsque la lecture en langue originale est réalisée hors de la société qui a produit les textes, et hors des sociétés qui possèdent en commun la langue. Fondée sur des modèles et des systèmes autres, elle est une *lecture du dehors*. Cf. Figueroa, A. (1991) : «La lectura en el otro espacio», *Traducción y adaptación cultural: España-Francia*, Oviedo: Publicaciones de la Universidad.

Comme le souligne Anne-Marie Boisvert dans son article «Littérature électronique et hypertexte» (2009), le récit hypertextuel est d'abord un «ensemble constitué de «documents» non hiérarchisés, reliés entre eux par des «liens» que le lecteur peut activer et qui permettent un accès rapide à chacun des éléments constitutifs de l'ensemble». Donc avec internet, «la multiplication des parcours de lecture comme les renvois intertextuels, sont devenues immédiatement réalisables : en cliquant sur des liens installés dans le texte, d'autres textes peuvent apparaître sur l'écran, et renvoyer eux-mêmes à d'autres textes, etc²⁸.». La lecture y est véritablement acte d'appropriation et non de réception, et le lecteur intervient, ajoutant ses propres liens et son propre texte, allant parfois même jusqu'à endosser le rôle de personnage. Est-ce que ce sont là de nouvelles formes de littérarité ? Les modes de communication que dessinent ces hypertextes ont-ils des répercussions sur la traduction ? Quelle place peut-elle y occuper ? Est-ce que ces nouvelles œuvres peuvent encore être traduites ? Et comment ? Est-ce une nouvelle voie pour la traduction automatique ? Pour d'autres formes de traduction ?

5. Pour conclure : envisager une réversibilité de l'analyse

Pour conclure, je m'efforcerai de dégager un espace où l'on pourrait articuler un nouvel axe de réflexion (et de recherche) qui, d'une certaine façon, nous ferait passer de l'autre côté du miroir.

Traditionnellement, les critiques de traductions s'intéressent dans l'ensemble aux traces du processus d'échanges qui subsistent dans les textes traduits, et ces études comparatives ou de réception se contentent souvent de dresser un bilan d'erreurs et de pertes, entraînant une focalisation sur les pertes, et ignorant la capacité de révélation qu'offre le texte traduit. Ce point de vue, mettant en relief les points de rupture et de non continuité, «les mille formes de la défaillance traductive» (Berman, 1995 : 47), exprime le sentiment d'une déperdition, d'un amoindrissement significatif de l'original à travers la traduction. Parallèlement, il existe un courant de critique des tra-

²⁸ «Les auteurs de littérature électronique jouent alors fortement avec les possibilités interactives en systématisant cette interactivité par exemple en faisant de la lecture du texte un jeu/parcours à choix multiples — chaque lecture devenant par conséquent à son tour écriture, car seule la poursuite de tel ou tel parcours, en somme, permet «d'écrire» le texte, en l'actualisant, en le réalisant ; par ailleurs, tous les parcours ne pouvant être suivis en même temps, à chaque fois certains «textes» demeurent non «écrits» et retombent dans le virtuel» (Boisvert 2009).

ductions qui tente de nous révéler en quoi les différentes contraintes linguistiques et culturelles que celle-ci impose au traducteur peuvent apporter un éclairage sur les positions langagières de celui-ci, mais surtout leurs études nous montrent comment et pourquoi fonctionne le système mis en place dans le texte traduit, et quelles en sont les logiques (Berman 1995 : 72).

A l'aune de l'ensemble des reflets fragmentés que je viens de proposer, j'aimerais envisager des possibilités de déploiement d'une analyse inversée, allant à l'encontre du lien hiérarchique, renversant le schéma binaire texte source/texte cible, et instaurer ainsi un nouveau processus dialogique. Il s'agirait d'aller à l'encontre d'une filiation dans laquelle le texte traduit est second, et de prospecter si et en quoi le lien de dépendance pourrait être réversible.

La dilution des frontières entre original et traduction que nous laisse entrevoir certaines formes d'autotraduction, l'éclatement des rôles des différents acteurs du processus me conduisent à envisager l'intérêt d'une réversibilité de la réflexion, qui irait de la cible à la source, désacralisant en quelque sorte l'œuvre originale. La signification d'une œuvre repose autant sur ce qu'elle ne dit pas dans une langue donnée, ou ce qu'elle dit implicitement, que sur ce que cette langue donnée lui fait dire.

Il s'agirait d'envisager le travail textuel du traducteur, qui a donc produit une œuvre, de déterminer la nature, les formes, les manières profondes de signifier et les « zones textuelles » où surgissent des traits individuants du texte traduit, appréhendé comme texte de départ de l'analyse. Reprenant sur cet autre axe directionnel la méthode de Berman (1995 : 66 et svts), on pourrait mettre en marche, « un patient travail de sélections d'exemples stylistiques (au sens large) pertinents et significatifs » dans le texte traduit. Donc des passages de la traduction qui sont des lieux où l'œuvre « se condense, se représente, se signifie, se symbolise ». Puis lors de l'analyse comparative, on pourrait éventuellement dégager des zones signifiantes qui ne sont pas nécessairement apparentes à la simple lecture en langue originale, et découvrir si et comment, par les différents choix des traducteurs, par leur position traductive, ainsi que les contraintes de chaque langue-cible, émergent des significations passés inaperçus dans un texte original²⁹. On peut songer que cette démarche inversée mettrait en évidence éventuellement des occultations ou des formes de résistance, idéologiques ou autres, à l'œuvre

²⁹ Cela n'est pas sans rappeler, bien que lointainement, certaines pratiques oulipiennes, notamment celle de l'« aller-retour » qui consiste à traduire le texte de départ dans une langue-cible, puis à traduire le texte-cible en langue-source (Colombat 2005 : 83). Ou la « rétrotraduction » dans la pratique professionnelle.

dans le texte-source, mais indétectables lors de la lecture en langue originale. Une telle analyse viendrait-elle perturber l'original, le déplacer, en révélant des vides, des silences, des aspérités, des ratages, des hésitations, le montrant autre que ce qu'il se conçoit, là où le texte original prétendait à la cohérence, à une certaine plénitude de la parole? L'écrivain argentin Jorge Luis Borges affirmait que si, face à un texte et sa traduction, nous ignorions lequel était l'original et lequel était la traduction, nous pourrions les analyser, les juger sans parti-pris. Et sous forme de boutade, il affirmait également, à propos d'une traduction, que «l'original n'était pas à sa hauteur».

S'il existe une forme de continuité entre texte-source et texte-cible, il me semble donc nécessaire d'envisager la démarche inverse, non pas simplement comme pensée ou affirmation que c'est dans l'horizon de la traduction que se déploient et se vérifient les possibilités dissimulées d'une œuvre, mais comme étude concrète de la traduction d'une œuvre. Mais une telle analyse viendrait certainement questionner nos capacités de lecture, nos préjugés, et requiert certainement un effort de dépassement et détachement du chercheur, habitué à saisir la langue originale sous-jacente, lorsqu'il lit en traduction. Est-ce là un nouveau défi des chercheurs et des institutions universitaires? Cet autre brouillage des frontières serait-il véritablement opératoire? Cette rupture peut-elle remodeler partiellement nos conceptions de la traduction? J'avoue que je ne saurais le dire pour l'instant.

Références bibliographiques

- Groupe AUTOTRAD, (2007) : L'autotraduction littéraire comme domaine de recherche, *Atelier de Traduction* 7 : 90-100.
- Berman, A. (1984) : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris : Gallimard.
- Berman, A. (1995) : *Pour une critique des traductions*, Paris : Gallimard.
- Boisvert, A.-M. (2002) : Littérature électronique et hypertexte, *La revue des ressources*, 2009. <http://www.larevuedesressources.org/litterature-electronique-et-hypertexte,028.html>
- Bouchardon S. et al. (2006) : *Formules. Revue des littératures à contraintes* 10.
- Clavier, M. (2006) : Le Monde Diplomatique et la dégradation de la presse écrite par les faits divers : l'héritage de l'École de Francfort, *Les Cahiers du Journalisme* 16 : 234-251.
- Colombat, I. (2005) : L'Oulipo du traducteur, *Semen* 19, PU de Franche-Comté : 81-98.
- Glasson Deschaumes, G. (2009-2010) : Pour une politique de traduction en Méditerranée, *REVUE Asylon(s)*, 7, <http://www.reseau-terra.eu/article893.html>.
- Gambier, Y. (1994) : La retraduction, retour et détour, *Meta : Translators' Journal* 39, 3 : 413-417.

- Gourg, M. (1998) : La problématique Russie/Occident dans l'œuvre d'Andreï Makine, *Revue des études slaves* 70, 229–239.
- Guyon, A. (2010) : Grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne, *Chroniques de Langue* 7, 1–33.
- Israel, F. (2002) : La trace du lien en traduction, *Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation*, Paris, Lettres Modernes Minard : 83–91.
- Klimkiewicz, A. compte-rendu sur Anthony Pym, Miriam Shlesinger, Daniel Simeoni, dirs. (2009) : *Beyond Descriptive Translation Studies. Investigation in homage to Gideon Toury*. Amsterdam & Philadelphia, Benjamins, *TTR . traduction, terminologie, rédaction*, Vol 22, 2 : 255–264.
- Lacour, Ph., Bénel, A., Eyraud, F., Freitas, A. et Zambon, D. (2010) : TIC, collaboration et traduction, *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translators' Journal*, vol. 55, 4 : 674–692.
- Laplantine, F. & Nouss, A. (2001) *Métissages : De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert.
- Lombé, Ch. (2005) : La «traduction supposée» ou : de la place des pseudotraductions poétiques en France, *Linguistica Antverpiensia* 4 : 107–121.
- Meylaerts, R. (2004) : La traduction dans la culture multilingue. À la recherche des sources, des cibles et des territoires, *Target* 16 : 289–307.
- Monti, E. & Schnyder, P. (2001) : *Autour de la retraduction : Perspectives littéraires européennes*, Paris, Orizons.
- Ortiz Gozalo, J. M. (2007) : La retraducción en el panorama de la literatura contemporánea, in Zaro Vega, J. J. & Ruiz Noguera, F. *Retraducir. Una nueva mirada*, Malaga : Miguel Gomez Ediciones, 35–47.
- Parcerisas, F. (2007) : Idéologie et autotraduction entre cultures asymétriques, *Atelier de Traduction* 7 : 111–119.
- Miquel Ramis, J. (2013) : La autotraducción y el difícil encaje de sistemas literarios en contacto, *EU-topías*, vol. 5. http://eu-topias.org/articulo.php?ref_page=287
- Recuenco Peñalver, M. (2011) : Más allá de la traducción : la autotraducción, *TRANS* 15 : 193–208.
- Ricard, A. (2011) : *Le sable de Babel. Traduction et apartheid*, Paris : CNRS Editions.
- Tanqueiro, H. (2007) : L'autotraduction comme objet d'étude, *Atelier de Traduction* 7, 101–109.